

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Anne LOUP

Lettre à ma mère

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1991, tome 87, p. 37-40

© Abbaye de Saint-Maurice 2014

Lettre à ma mère

*Bonjour, mère, il est temps d'interroger ta terre.
Sur ton nom gravé dans la pierre, les larmes d'enfance creusent
encore des ombres.
Viens, mère, ouvre ton visage, descelle le silence, donne ta
présence, délivre ton enfant.
Dans le froid de décembre, sous ta chemise blanche, il se peut
que je tremble ; aux portes de ta nuit c'est ton sang qui jaillit.
Qui es-tu, mère ?
Beau visage que je ne connais pas encore ou visage déjà
marqué par la mort ?
Mère, je crains ta lumière.*

*Tu attendais l'enfant qui comble, tu avais brodé la dentelle au
nom du petit que tu avais perdu. Quelle découverte, mère ! L'as-
tu trouvée jolie, cette petite fille avec son visage rond et ses
cheveux noirs, l'as-tu bercée comme un regret ? Tu l'as portée
dans ta grande maison, mais pourquoi t'es-tu couchée, étais-tu
fatiguée ?
Tu n'auras plus d'enfant, il est cassé le rêve du petit garçon.*

*Mère, j'ai porté ton manteau sur le chemin glacé ; il me reste de
toi cette pelisse rousse que je touchais enfant, subrepticement.
C'était si doux, comme interdit, de s'accorder une caresse
prolongée.
Tu es partie trop vite, mère ; je t'ai si mal connue.
Sur ta tombe il est écrit : « Ils n'auront plus besoin de la lumière
du soleil car Dieu les éclairera ». Tu aimais tant le soleil ; tu étais
blonde pourtant mais ta peau se dorait comme un pain croustillant.
Tu étais belle dans ton jardin couronné au cœur de l'été.*

Mais pourquoi étais-tu toujours si pressée ? Et ces rides qui ne quittaient pas ton front ? Tu étais sévère, mère, avec ton tablier. Tu soignais les blessures, enfilais les suppositoires, repoussais le chat, malaxais le beurre, confectionnais des gâteaux, rompais le pain avec les mêmes gestes nets et précis ; je craignais et admirais ton adresse sans faille.

Tu aimais l'éclat, les belles assiettes, la table pleine, la riche argenterie pour servir tes invités. Aux compliments tu souriais comme une reine.

Fascinée par les garçons, tu couvais ton fils d'un regard inquiet et triomphant. Sûrement qu'il allait devenir quelqu'un d'important : Napoléon le magnifique que ton père admirait tant, le Dr Schweizer à Lambaréné, le Roi Dagobert ?

Et ta petite fille, mère, où la cachais-tu ?

Efficace, exigeante, inflexible, quelles contraintes t'es-tu imposées ?

Tu racontais l'enfant sage que tu avais été, celle qui disait seule dans sa chambre : « pardon mes chers parents » quand un léger juron passait la barrière de ses dents. La petite fille avide et tendre, l'avais-tu domptée ?

Ton corps te trahissait, ta tête, ton ventre te faisaient languir.

A quoi rêvais-tu derrière les murs de ta grande maison ? Il faisait froid dans les couloirs, l'hiver, quand ton regard coiffait la pierre. Quel mystère te retenait, mère, quand ta chair se fermait comme un lieu secret.

Où étais-tu quand je criais dans la nuit, avec tes morts ou simplement avec ton corps ?

Sur ton bureau, tu montrais la photographie de ton père, figure mythique, grandiose et inaccessible. Tu évoquais aussi l'enfant de l'ombre, c'est son nom que j'aurais dû porter s'il était rené. Je t'écoute encore, immobile, nostalgique, impuissante. Quel désespoir, mère ! La rage aux dents, je ne pouvais le rendre vivant. Je me promenais, solitaire, dans les champs, l'épouvantail me faisait signe, à quoi bon les coquelicots, mon cœur se

fermait au chant des racines. Je descendais vers la forêt, l'eau s'écoulait doucement, les branches craquaient sous mes pas, je foulais la mousse, je m'étendais dans la clairière et je regardais le soleil, éperdument. C'était beaucoup trop grand pour tenir un enfant.

Descends, mère, raconte-moi une histoire ; derrière la vitre de tes yeux, je voudrais voir tes ombres en tablier bleu. Mais tu t'actives, c'est déjà l'heure du coucher, c'est le silence, le silence de tes yeux.

J'ai perdu ta tendresse sur les étangs gelés. Pourtant tu as bien dû te donner parfois un instant à manger comme les pommes que j'aimais tant dans le verger.

Tu m'as tellement manqué, mère, le sais-tu ?

J'ai gardé la mémoire de ton sourire à ton époux, mon père, tu étais fière quand il montait en chaire.

Viens parler sous le tilleul en fleurs, viens regarder ton enfant. C'est ta féminité que je cherche dans la nuit. Dans le secret de ton sang, j'ai communiqué au repas de tes lèvres. Tu m'as nourrie, soignée, portée et je ne peux attendrir ta chair. J'ai marché à ton côté si lointaine. Ton livre d'images m'est resté fermé.

Quand je songe à la vigne de tes ancêtres, je voudrais t'imaginer primesautière, le regard chargé de rêves, les bras tendus vers le levant.

Tu aimais la force, l'énergie ; chaque matin tu frottais longuement ton corps pour l'affermir, tu portais haut tes seins fièrement pointés vers le clocher. La mollesse, c'était la maladie, la faiblesse.

Mais ton corps devait bien s'abandonner à la chaleur moelleuse des baisers. Je me glissais souvent dans la chambre à coucher pour chercher l'étoffe des secrets parfumés. Sur la commode, ta parure étincelait comme un soleil d'argent, je tâtais les habits de mon père, abandonnés sur un dossier. Mon geste s'évanouissait

sous le regard du Christ souffrant à la couronne d'épines; j'avais peine à m'imaginer des marées et des chants triomphants. Immobile et glacée, je restais plantée comme un lieu déserté. Sous ton voile de mariée, mère, où était ta lumière ? Dans les sucres des plantes, je fouillais le silence ; à réclusion des jours, je criais ton absence, blanche mère, tu étais si blanche. J'enveloppais ta main d'un velouté d'orange et sous la caresse embaumée, j'appelais ta présence.

Nous étions différentes, mère, tu m'aurais sans doute désirée plus concrète, plus palpable, j'étais si rêveuse. Je m'attardais dans l'église quand les rayons du soleil couchant se nouaient au point de communion. J'aurais voulu toucher la substance de l'instant.

Peut-être est-ce ta réalité que j'ai refusée, le poids de ta chair abîmée. Fille maudite, j'ai maculé ta couche, ma venue au monde a voué tes entrailles au silence. Prémices de ton mal, noué dans l'arrachement de mes jours.

Mais as-tu lutté, mère, contre cette bête immonde qui a rongé ton corps ? Tu ne voyais rien dans le lointain, hantée par le cancer; tu l'attendais à chaque contour, le front dressé, impitoyable et lourd.

Et cette ombre à genoux entre nous, tu la nourrissais de ta sève. Tu étais trop complice de la mort, mère, c'est là mon reproche. Je te vivais puissante et terrifiante, je te reconnais enfin défaillante, prisonnière et tellement solitaire.

Quand tu es partie dans ce rôle qui m'étrangle, j'ai voulu te suivre, j'ai offert ma vie au voyageur de suie. Dans la nuit qui s'étire, le flambeau de l'aurore appelle un fruit d'ambre ; j'écrirai des mots pour un cœur nouveau.

Anne Loup